

La grande noirceur, part two ?

Georges Privet

Numéro 61, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (2015). Compte rendu de [La grande noirceur, part two ?] *L'Inconvénient*, (61), 54–55.

LA GRANDE NOIRCEUR, PART TWO ?

Georges Privet

Peu de gens auraient prédit, en début d'année, qu'un des plus grands (et des rares) succès du cinéma québécois en 2015 mettrait en scène un groupe de religieuses luttant pour la survie de leur couvent, en 1965...

Après tout, *La passion d'Augustine* ne contenait aucune des supposées garanties de succès habituelles, évoquait une époque dont les Québécois semblaient s'être largement désintéressés, et était réalisé par une cinéaste (Léa Pool) dont le dernier long métrage (*La dernière fugue*) avait été un échec sans appel.

C'était toutefois sans compter sur la fascination profonde (mais largement subconsciente) des Québécois pour une chose dont ils prétendent s'être libérés depuis longtemps : leur passé religieux.

L'effet de surprise avait été le même en 2005 avec *La neuvaine* (dont l'histoire reposait sur un rituel si dépassé que son nom ne voulait plus rien dire pour la plupart des spectateurs), et en 2011 avec *Pour l'amour de Dieu* (dont le titre avait fait rire les sceptiques, avant de fournir à Micheline Lanctôt son plus grand succès à titre de réalisatrice).

Coincidence ? Peut-être. Mais il est troublant de voir à quel point un peuple qui s'est massivement détourné de la religion se masse désormais pour la retrouver au petit comme au

grand écran, que ce soit par le biais de documentaires (*Les discrètes* d'Hélène Choquette, sur les œuvres charitables de la communauté des Sœurs de la Providence) ou sous la forme de séries télé (*Le berceau des anges* de Ricardo Trogi, sur le rôle de l'église dans un trafic de bébés montréalais vendus à des couples de New York et du Canada anglais dans les années 1950).

Comment expliquer cette fascination pour un sujet (la religion), une époque (les années 1950-60) et un mode de vie (celui des frères et des sœurs vivant coupés du monde), un demi-siècle après que le Québec a soudainement déserté les églises, découvert la libération sexuelle et fui la Grande Noirceur ? Un sentiment de culpabilité collectif ? Une nostalgie profonde mais inconsciente ? La peur d'avoir jeté le bébé avec l'eau du bain ? Ou tout simplement le besoin de croire en quelque chose, à une époque désespérée et désespérante ?

Peut-être, suggère *La passion d'Augustine*, est-ce tout bonnement parce que, si le Québec a beaucoup changé en apparence, il n'a pas changé tant que ça, finalement.

De fait, le combat de Simone Beaulieu, devenue mère Augustine, pour sauver son petit couvent sur le bord du Richelieu la voit croiser une

foule de sujets d'une actualité brûlante : la privatisation des biens collectifs et la rationalisation des dépenses ; l'école publique ou l'école privée ; le port du voile et la place de la religion dans un Québec laïque ; le financement des arts et l'austérité.

En butte à des supérieurs qui veulent vendre son couvent, à une Église qui la force à abandonner l'uniforme, à la privatisation de tout ce qu'elle tenait pour sacré et à des autorités qui ne voient pas l'intérêt de financer les arts, Augustine vit une passion qui aurait tendance à prouver que les forces oppressives d'hier ressemblent parfois étrangement à celles d'aujourd'hui (et ceux qui en doutent n'ont qu'à se rappeler les menaces qui pesaient, l'automne dernier, sur la survie des conservatoires de musique). En clair, sous ses airs de *feel good movie*, le film de Léa Pool, c'est un peu *La Grande Noirceur, part two - Les croyants contre-attaquent...*

Les croyants en quoi ? En quelque chose (l'espoir, la charité, la foi, bref, les fameuses vertus théologiques au cœur de la trilogie de Bernard Émond) qui puisse nous aider à survivre à cette seconde Grande Noirceur, peut-être pire que la première, car les années 1960 étaient au moins porteuses d'un vent de changement planétaire dont on peine à



trouver aujourd'hui l'écho au Québec ou ailleurs.

Mais si notre cinéma a prouvé quelque chose – de *Jésus de Montréal* (où un nouveau Christ se faisait crucifier chaque soir sur le mont Royal) à *C.R.A.Z.Y.* (dont le héros s'imaginait ascendant au-dessus des fidèles en pleine messe de Noël !) –, c'est qu'il est plus facile de sortir les Québécois de l'église que de sortir l'Église des Québécois.

De fait, une certaine frange de notre cinéma demeure étonnamment habitée (de manière sans doute inconsciente) par des personnages et des histoires qui portent en eux l'écho de cette foi, parfois même annoncée par le titre du récit, que l'on pense au solitaire hanté de *L'ange gardien* (le second film d'un jeune cinéaste dont le premier s'intitulait *Le petit ciel*), aux chants religieux qui reconforment la mère endeuillée de *Chorus*, à la presque sainte qui sauve le sans-abri d'*Autrui*, ou aux victimes et à l'unique survivant de *Miraculum*.

Ce dernier film, en particulier, brosse en creux un portrait absurdement fascinant du Québec contemporain, coincé entre la Charte (les Jéhovas), la Santé (Jean-Coutu), la Dette (le Casino) et l'Envie-de-sacrer-son-camp-au-plus-vite (l'avion en partance pour Cuba, qui s'écrase dès qu'il a quitté le sol québécois !), au fil d'un récit en forme de loto existentielle où le spectateur cherchera à deviner qui du dévot, des boomers, du trafiquant ou du joueur survivra à la catastrophe. Un véritable

best of des craintes et obsessions identitaires du Québec contemporain, distillées dans une fable sur la crainte de l'Autre, la quête de sens, la peur de la mort et l'espoir d'être sauvé par le hasard. Un film qui dit, grosso modo, que Dieu n'existe pas, mais qu'on peut quand même espérer un miracle (un credo on ne peut plus québécois).

À cette époque si désespérée qu'elle semble même incapable de conscientiser son désarroi, certains films ont choisi d'opposer – *contre toute espérance*, comme dirait Bernard Émond – des figures d'espoir militant, telle Léa Roback, l'héroïne du documentaire *Des lumières dans la Grande Noirceur* (1991) ou celle des *Discrètes* (2015), Émilie Gamelin, la fondatrice des Sœurs de la Providence, dont tout le monde a redécouvert l'existence lorsque les manifestants du Printemps érable ont commencé à se rassembler à la place qui porte son nom.

Mais qu'elle soit sincère ou affectée, consciente ou inconsciente, populiste ou militante, cette persistance du religieux s'affiche clairement dans notre cinéma et jamais plus fortement que dans les périodes de désarroi. La plus belle scène de *La passion d'Augustine* montre d'ailleurs ses héroïnes enlevant pour une dernière fois leurs habits religieux avant de partir affronter le monde qui les chasse de leur couvent.

Difficile, en voyant ces religieuses forcées de quitter leur foyer, de ne pas remarquer aussi tous ces autres personnages – innocents plus ou moins cloîtrés, vivant depuis toujours en marge du monde, et soudainement poussés par les circonstances à s'émanciper – qui sont en passe de devenir des figures récurrentes de notre cinéma de *Henri Henri* (un simple d'esprit qui a grandi auprès des bonnes sœurs d'un couvent décrépit) à *Roméo Onze* (un boiteux timide dont le sobriquet sur Internet évoque étrangement le nom d'un pape !), en passant par *Félix et Meira* (qui devront tous deux quitter le Québec et leurs familles respectives pour essayer de trouver ailleurs l'amour ensemble).

Et puis, il y a le cas de *Gabrielle...*

Bien que se déroulant à notre époque, le film de Louise Archambault partage

beaucoup de choses avec *La passion d'Augustine* : une histoire qui repose principalement sur l'apprentissage de la musique ; des personnages tendrement innocents et asexués, habitués à vivre en groupe, en marge du monde ; et une vibration vaguement *sixties*, par l'utilisation systématique des chansons de Robert Charlebois, qui enregistra son premier disque en 1965, soit l'année même où se déroule le film de Léa Pool. Un peu comme si cette époque marquait un virage incontournable, un tournant riche en changements rapides mais mal digérés, plein d'enjeux fondamentaux mais incompris, porteur de leçons ignorées, oubliées ou mal assimilées.

Au cœur de ces films, une quête de sens, certes, et une question de foi, sans doute, mais pas nécessairement en Dieu, puisqu'il semble avoir temporairement abandonné les personnages dont ces histoires traitent ; mais plutôt de foi en leur propre capacité à s'en sortir, loin du monde qui les a vus naître et grandir, et dont ils doivent désormais s'affranchir dans l'espoir de s'assumer pleinement. « Je veux juste avoir un appartement, vivre comme tout le monde, être indépendante », dit Gabrielle à sa sœur (une phrase si riche de sens qu'on s'étonne que peu de gens en aient relevé la résonance).

La passion d'Augustine met en évidence les correspondances entre deux époques, entre deux périodes sombres, entre deux ères de changement. Et si le film de Léa Pool parle de foi, c'est moins – comme tous les films évoqués ici – de la foi en Dieu (les sœurs que nous montre Léa Pool ne sont d'ailleurs pas particulièrement dévotes) que d'une foi plus fragile et plus rare encore : la foi en soi et en ses semblables. En sa capacité à s'assumer pleinement dans le monde.

Pour le Québec et son cinéma, certaines questions fondamentales se posent encore clairement, un demi-siècle après la Grande Noirceur. Au public, spectateur et citoyen, de décider s'il veut jouer dans la suite ou dans un film d'un tout autre genre. ■